



Faites passer...

JEAN PROD'HOM

J'ai longtemps cherché dans l'œuvre de Gustave Roud les traces du paradis dispersé sur la terre, dont il dit après Novalis avoir eu le pressentiment. En vain. Ni son admirable prose ni ses tableaux de moissonneurs fauves sur fond de campagne bleue ne m'en ont fourni la clé; ils m'en ont plutôt détourné. Pourtant, les livres du poète de Carrouge, avec lequel je partage un pays que j'aime et dont j'entrapeçois chaque jour la secrète beauté, ne m'ont jamais tout à fait quitté; je les ouvre périodiquement, comme ceux d'un voisin dont on aurait deviné l'infinie tristesse, le courage et, pourquoi ne pas le dire, la grandeur d'âme.

Jusqu'au jour pas si lointain où l'un de ses textes m'a littéralement ensorcelé, un texte qui ne m'était pas inconnu, mais que j'ai lu soudain avec un étrange bonheur, proche de celui que j'avais éprouvé à la lecture du *Grand Meaulnes* et de certaines fictions de Borges. J'y ai trouvé le compte rendu fidèle d'une expérience qui non seulement faisait écho à la mienne, mais qui m'invitait à renouveler profondément la signification de la formule de Novalis, rabâchée comme un mantra par le poète lui-même et ses commentateurs.

Il s'agit d'une courte prose intitulée « Récit », publiée dans *Aujourd'hui* en 1931 et reprise avec quelques corrections en 1945 dans *Air de la solitude*. Le poète y relate une traversée du Jorat qui le conduisit, après avoir brassé la neige et croisé des fantômes, après s'être égaré dans un bois tandis que la nuit tombe, aux abords d'un village plongé dans l'obscurité, qu'il aurait dû reconnaître, mais qu'il ne reconnaît pas, ni l'arche du pont de grange, la haute église, l'auberge, les deux salles à boire, ni l'air sifflé par un homme pressé ni les visages dans la rue faiblement éclairée.

L'étrange fait contagion et le poète se mêle au cortège des villageois; ils se rendent ensemble dans la grande salle où a lieu la fête paroissiale, une fête qui est bien plus qu'une fête et que le poète recompose en aboutant ses chants, ses blancs, ses coups de théâtre, ses suspens. Autant d'éclats qui remuent dans une nuit surnaturelle, une nuit qui a la fraîcheur du premier matin et la gravité du jugement dernier, dans laquelle coexistent l'amour et la rixe, les bruits de chaîne et le froissement de la neige molle, la blouse paysanne et le gilet de soie.

C'est à ce texte que j'ai songé l'autre jour alors que je revenais d'Yvonand par le Vallon des Vaux, sans carte, perdu dans ce pays oublié des hommes et de l'histoire, qui s'étend, à l'écart des grandes collectrices, du lac de Neuchâtel à Villars-le-Comte, Neyruz et Thierrens. C'est à ce récit que j'ai songé lorsque, fatigué, désorienté, j'ai aperçu quelques toits sous le ciel bleu, serrés entre les plis des collines et un bouquet d'arbres, non loin de sources sans nom.

J'étais aux abords de l'un de ces villages que je croyais connaître – Molondin, Démoret, Champtraux –, égaré dans la campagne comme cet homme dans la ville qui a passé d'une rue à l'autre sans le savoir, en traversant le dédale d'escaliers,

de corridors, de cours intérieures, de bureaux, d'ateliers qui les sépare, se tient sur le seuil d'une porte ouverte, ayant devant lui un spectacle cent fois contemplé d'architectures, de voitures et de passants – mais qu'il ne reconnaît pas. L'espace d'une seconde, il est vraiment perdu.

La suite de mon dimanche fut pareille à cette seconde, précipité au cœur d'une réalité qui devait m'être familière, mais qui de n'être ni cherchée ni trouvée se para des couleurs du surnaturel. Les alentours et le village avaient un mystérieux air de fête, tous les rideaux du jour et de la campagne avaient été tirés, les portes et les fenêtres étaient grandes ouvertes et les haies ne faisaient plus obstacle au vent. Il y avait près du pont de grange, entre la maison carrée et l'auberge un vieil homme et un enfant, ils étaient assis sur un banc à côté de la fontaine. Les cours de ferme étaient désertes, c'était l'heure creuse du dimanche paysan, l'heure où les choses rechignent à passer, où les êtres se reposent et s'attardent, attendant je ne sais quoi dans un faux pli du temps.

Inutile d'ouvrir un atlas pour donner un nom à ce village qui commence comme vingt autres par une haute église et finit par une auberge. Vous ne le retrouverez pas, même si je vous dis que l'escalier de l'auberge aux volets clos est à double rampe et que, sous les fenêtres, il y a deux barrières de fer où, du temps de Gustave Roud, les dragons attachaient leurs chevaux les dimanches après-midi.

Je ne sais ni quand ni comment je suis rentré au Riau, je ne me souviens pas non plus du chemin que j'ai emprunté pour me retrouver dans cette réalité seconde, pâle, différée, faite de cartes et de légendes dont nous, humains, ne pouvons nous passer si nous voulons prolonger nos jours sur terre, et goûter encore, au détour de nos pérégrinations, dans une espèce d'urgence et de vacance, à ces fêtes et à ces mystérieux dimanches.

— Installé dans le Jorat depuis une trentaine d'années, Jean Prod'hom est l'auteur de plusieurs textes, dont un récit de voyage dans la région des Trois-Lacs, *Novembre*, paru en 2018 aux Éditions d'autre part. Né à Lausanne en 1955, il a longtemps enseigné au Mont-sur-Lausanne. Il anime le blog lesmarges.net.